

géographie. «Si les fusées nucléaires commencent à voler au-dessus de nos têtes, il est certain que les interceptions se produiront au-dessus de nos têtes également... et notre région sera entièrement contaminée.»

«Nous n'avons aucun ennemi que nous détestons au point de vouloir le tuer,» déclare-t-il tout en ajoutant, comme les habitants du Nord le font souvent : «Nous ne voulons d'aucune façon être mêlés à une guerre, car ils ne sont pas nos ennemis.»

Pourtant, les Inuit sont parties à la guerre, et encore avec enthousiasme, principalement parce qu'ils n'ont pas le choix. Comme leur économie traditionnelle s'est effondrée, ils dépendent désormais quasi entièrement de l'aide gouvernementale. La plupart des familles chassent encore pour subvenir à leurs besoins alimentaires, mais il leur faut de l'argent pour se procurer les éléments fondamentaux propres à un style de vie s'apparentant de plus en plus à celui des gens du Sud. Comme les emplois ne pleuvent pas, l'accroissement de la présence militaire équivaut à une amélioration des conditions économiques dans l'esprit de nombreux autochtones. Ainsi, l'ironie veut que les militaires apportent une solution à un problème qu'ils ont en grande partie créé, quoi qu'involontairement.

PENDANT ET IMMÉDIATEMENT APRÈS la Seconde Guerre mondiale, alors que la plupart des Inuit vivaient encore dans des camps de chasse et qu'il n'y avait qu'une poignée de Blancs dans la région, les militaires américains sont venus «ouvrir» l'Arctique en y réalisant toute une série de vastes projets. Ainsi, ils ont construit l'autoroute de l'Alaska, le pipeline Canol, une série de bases pour leurs forces aériennes et, enfin, la Ligne DEW. Dans chaque cas, ils ont embauché des Inuit aux yeux de qui c'était là de l'argent facilement gagné. Pensant la souveraineté canadienne menacée, Ottawa a voulu faire contrepoids à la présence américaine en construisant des écoles et des infirmeries. À quelques reprises, le gouvernement fédéral est allé jusqu'à réinstaller des Inuit à des centaines de milles de leur lieu d'origine, non loin des constructions américaines, dans des endroits où ils ont servi, pour ainsi dire, de portedrapeaux du Canada. Dans tout l'Arctique, les choses ont changé, et les Inuit se sont bientôt retrouvés dans de grandes collectivités où ils vivaient en sédentaires pour la première fois de leur histoire. D'énormes problèmes sociaux et le sentiment de perdre leur culture ont commencé à

se faire jour, et les Inuit sont encore aujourd'hui aux prises avec toutes ces difficultés qui expliquent d'ailleurs en bonne partie pourquoi ils se sentent pauvres et bons à rien.

Ainsi, quand les représentants du gouvernement ont visité l'Arctique en 1986 pour tenir dans les collectivités des réunions sur le Système d'alerte du Nord (SAN), qui remplacera la Ligne DEW, deux souhaits ont été formulés à maintes reprises : tout d'abord, que les clôtures devant entourer les stations soient conçues de façon que les caribous ne puissent pas s'y prendre, et deuxièmement, que des Inuit soient embauchés comme travailleurs dans le réseau. À l'heure actuelle, environ dix-sept des quelque 600 travailleurs sont des Inuit. Ils occupent tous des emplois subalternes, mais ils constituent néanmoins l'élite économique de leurs collectivités. Aspect important de toutes les soumissions ayant été présentées pour l'obtention du contrat opérationnel de 150 millions de dollars qui vient d'être adjugé relativement au SAN, tous les entrepreneurs ont promis d'embaucher plus d'Inuit, et le gouvernement des T.N.-O. envisage de donner aux autochtones la formation nécessaire pour occuper les postes rémunérateurs d'électroniciens. Une des quatre soumissions émanait en fait d'une société qui appartient à des Inuit et qui s'était associée à la filiale de l'ITT exploitant actuellement la Ligne DEW. Entre-temps, le programme des *Canadian Rangers*, dont on dit qu'ils sont «les yeux et les oreilles» des forces armées dans le Nord, est populaire auprès des autochtones surtout parce que le fusil et les munitions remis à chaque participant équivalent à un revenu supplémentaire. La principale fonction d'un *Ranger* consiste à participer chaque année à une «excursion» d'entraînement à l'issue de laquelle il rentre chez lui avec 400 \$ et, d'habitude, un caribou.

Les Inuit éprouvent beaucoup de respect et de bienveillance à l'égard des militaires qui ont travaillé dans l'Arctique. Par exemple, les habitants de Resolute Bay, qui y ont été installés pour affirmer la souveraineté du Canada, en veulent à Ottawa, mais ils se souviennent avec nostalgie des aviateurs américains. Ces derniers s'étaient liés d'amitié avec les citoyens de la ville en les autorisant à fouiller dans leurs dépotoirs pour y chercher des matériaux de construction, après que le gouvernement fédéral les eut amenés là depuis le Québec et les eut laissés à eux-mêmes. Ailleurs, les services rendus ont été plus directs. À Hall Beach, la Ligne

DEW assure l'approvisionnement en eau de la collectivité. Récemment, quand le pasteur de l'endroit a demandé de l'aide pour obtenir une pièce dont il avait besoin pour son église, l'administrateur de la station a fait venir l'objet de Winnipeg par avion dès le lendemain.

Même si les Inuit ne se connaissent pas d'ennemi, ils savent que les habitants du Sud ne sont pas aussi chanceux. Simon Keanik, qui a quatre-vingts ans à peu près, déclare qu'on lui a toujours dit que les Russes «veulent la guerre... et c'est parce qu'ils veulent s'emparer de notre pays après avoir tué tous les Blancs.» Après avoir entendu de telles balivernes pendant des années, de dire M. Amagoalik, de nombreux Inuit en sont venus à se méfier des Russes, et beaucoup ont encore une dent contre les Japonais et les Allemands, d'ailleurs. Les Inuit sont reconnaissants des avantages que les habitants du Sud leur ont apportés et ils comptent parmi les plus patriotes des Canadiens; ils estiment donc qu'il est de leur devoir d'aider à protéger leurs concitoyens apparemment menacés par l'ennemi. Beaucoup pensent encore qu'en consentant à ce que les militaires se servent de leurs territoires, «ils font quelque chose pour le Canada.»

En dernière analyse, cependant, la plupart des Inuit acceptent qu'il en soit ainsi parce qu'ils n'en saisissent pas vraiment la signification. Ils voient divers éléments d'un système superbement puissant et complexe dirigé par des hommes qui semblent s'y connaître parfaitement. Leur vie est profondément enracinée dans des collectivités isolées où la principale source d'informations venant de l'extérieur est le petit écran où des images venant (le croiriez-vous) de Détroit dansent en permanence et curieusement au rythme de commentaires formulés en anglais que seuls les enfants peuvent réellement comprendre. L'ironie a voulu que les premières images qui leur aient été transmises ainsi, quand la télévision est arrivée chez eux vers le milieu des années 1970, fussent des scènes de guerre. Mais vu sa nature, la télévision n'a pas fait grand-chose, depuis, pour expliquer ces dernières. La majorité des Inuit n'ont aucune idée de l'envergure de la joute qui a lieu tous les jours au-dessus et au-dessous de la glace, tandis que les sous-marins nucléaires, les bombardiers et les chasseurs américains et soviétiques répètent leurs manoeuvres. Ils n'ont aucune idée, non plus, des progrès technologiques, des stra-

tégies, ou plus important encore, des enjeux que ce grand scénario suppose.

EN D'AUTRES TERMES, LES INUIT SONT des Canadiens typiques. Leur ambivalence est frappante à cause de l'immense fossé culturel existant entre eux et des systèmes nucléaires surgissant un peu partout dans leur région. Mais leur acceptation de la course impitoyable aux armements nucléaires s'apparente de façon saisissante à la nôtre, si l'on fait abstraction de la banquise et des parkas de fourrures. Ils acceptent l'implantation d'une station radar pour y obtenir un emploi temporaire; nous faisons de même pour que les citoyens de Rexdale conservent leurs emplois lucratifs chez *Litton*. Ils profitent de la construction d'une nouvelle piste destinée à des avions de chasse; nous bénéficions à peu de frais de techniques informatiques et de lasers dont se serviront les chirurgiens ophtalmologues. Pour nous comme pour eux, il est plus facile d'accepter quand on croit en l'autorité et en la technologie, quand on a le sens du devoir et qu'on a peur, quand on doit jour après jour satisfaire aux exigences de la vie, et quand on se cantonne consciemment dans une ignorance entretenue par la douce lumière bleue qui nous aide à oublier ce que nous estimons ne pas pouvoir changer.

Et pour eux comme pour nous également, il existe un certain fatalisme dans lequel réside un dernier réconfort. Dans le Sud, on parle d'Armageddon ou de nihilisme des années 1980, tout dépendant de l'orateur. Dans le Nord, surtout parmi les anciens, c'est la Parole : «Il l'a d'abord appris des chamans et aussi des groupes religieux,» de dire un interprète qui me répétait des propos que j'avais souvent entendus quand je demandais aux vieux Inuit ce qu'ils pensaient de la militarisation. «La Bible dit qu'un jour le monde finira. Il y aura une énorme boule de feu. Et personne ne peut contester la Bible.» □

Pour en savoir plus

Kenneth C. Eyre. «Forty Years of Military Activity in the Canadian North», *Arctic*, vol. 40, n° 4, décembre 1987.

David Cox. *La défense continentale : analyse des tendances et perspective canadienne*, Ottawa : Institut canadien pour la paix et la sécurité internationales, Cahier n° 2, 1986.

John Honderich. *Arctic Imperative: Is Canada Losing the North?*, Toronto : Presses de l'Université de Toronto, 1987.

Ronald G. Purver. *La limitation des armements dans l'Arctique : contraintes et perspectives*, Ottawa, Institut canadien pour la paix et la sécurité internationales, Cahier n° 3, 1988.